

LA VIE ILLUSTRÉE

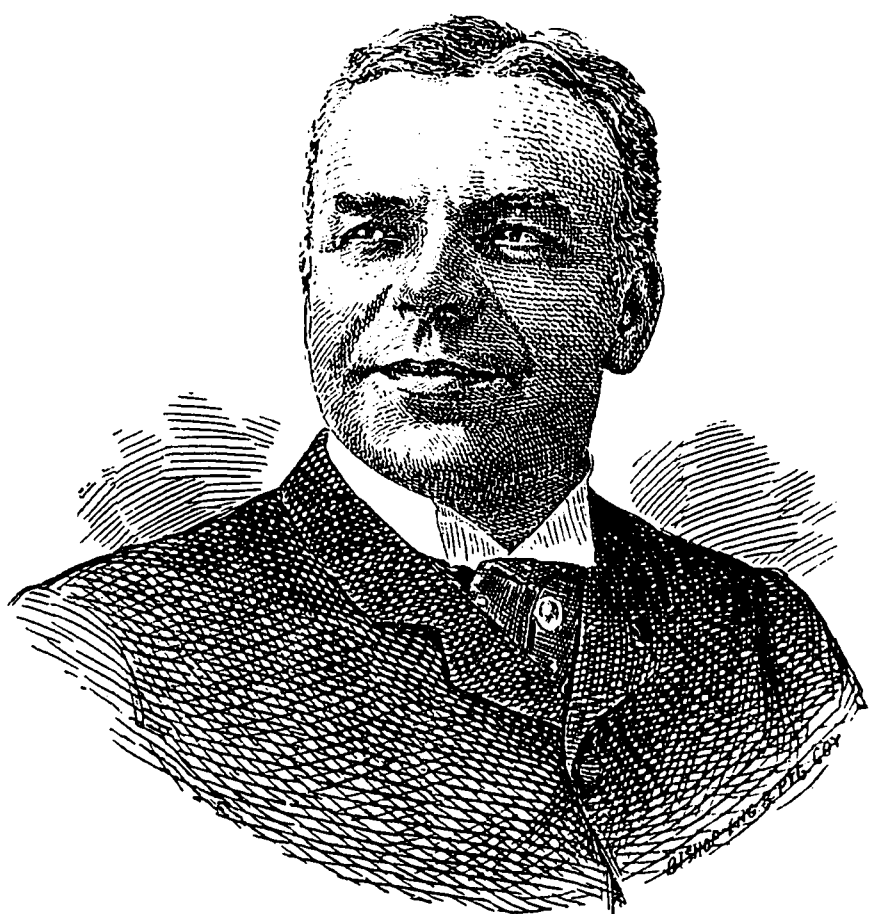
JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



LA SAINTE

*Un
magnifique des sott
et devant les
méchants,
me pense
de tout
pour ne pas
être obligé
d'en pleurer
Boulevard*

REGATES
SPORT
MARINE
Composition et Dessin
à la plume
par Réj. Quélin



COQUELIN AÎNÉ

LA VIE ILLUSTRÉE

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - W. A. GRENIER.

Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.

Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.

Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Raysdal, Dona Férentès, Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton, Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.
 " " 1.25 six mois.
 Montréal (livré à domicile) 2.50 par an.
 " " 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire : 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion 10 cents la ligne.

TIRAGE DE CE NUMÉRO, 20,000 EXEMPLAIRES

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit :

W. A. GRENIER,

"La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 16 MARS, 1889.



A CHRONIQUE DE LA SEMAINE

— Nos chers cousins des Etats-Unis sont, décidément, d'une outrecuidance renversante!

Ils ne doutent de rien. Rien ne leur paraît trop fort pour leur vache. Jadis, il me semblait que Jules Verne exagérait leur confiance en eux-mêmes en choisissant parmi les habitants de la ré-

publique voisine, les héros de son *Voyage à la lune*. Je constate, à présent, que j'étais dans une grossière aberration.

Si l'on me disait, aujourd'hui, qu'ils veulent entrer en négociations avec Dieu pour avoir le soleil, ça ne m'étonnerait guère; mais ils ne peuvent nourrir cette intention, car, sans doute, ils se croient déjà les propriétaires de l'astre en question, et de la lune, par-dessus le marché, tout comme cet indigène du Pérou qui me disait un jour, au Callao: *NUESTRA luna es mucho mas larga y luciente que la luna de los Chilenos!* (NOTRE lune est beaucoup plus grande et luisante que la petite lune des Chiliens.)

Ce n'est que chez eux qu'on peut émettre des propositions aussi audacieuses que celle d'acheter, en bloc, un pays tout entier, comme le Canada.

Heureusement, l'oncle Sam est connu; il est apprécié à sa juste valeur. Aussi ne fait-on de sa proposition saugrenue que le cas qu'elle mérite.

La résolution de M. Mills, ayant pour objet l'annexion au Dominion des Etats de la Nouvelle Angleterre, est une réponse on ne peut mieux choisie pour faire sentir à nos voisins leur incommensurable ridicule.

Très louable aussi est le projet de loi d'extradition qui, s'il est accepté, fermera nos portes à leurs rebuts sociaux.

Il y a assez longtemps que notre pays est le *refugium peccatorum* des étrangers; il faut que le Canada cesse d'être aux Etats-Unis ce que la Belgique est à la France.

Dans le projet de loi de M. Mills, il est une clause qui

ne doit pas faire rire certains gros messieurs dont l'existence, compromise dans leur pays natal, s'écoule ici au milieu des délices que leur procure le fruit de leurs *espéculations*, comme dit Borromée dans les *Toquades* c'est celle qui pourvoit à leur extradition.

La sécurité dont jouissent chez nous les fugitifs est une véritable incitation au crime dans les Etats-Unis. Qu'a-t-on à craindre de la justice humaine, en effet, quand, pour pouvoir la narguer impunément, il suffit d'effectuer un voyage de quelques heures?

Peut-être le traité de 1842 apportera-t-il des entraves au jugement des extradés; mais qu'importe? Une fois que le Canada aura restitué les êtres nuisibles qui se sont établis dans son intérieur, nous n'aurons plus lieu de nous en occuper.

La loi d'extradition sera un vomitif efficace.

Mais, hélas! les cuissiers et les banquiers yankees ne monopolisent pas le vol; on le cultive, ici comme partout, sur une grande échelle.

Il serait bon de chercher un remède à ce vilain mal. Si l'argent coule aisément aux doigts de ceux qui en manient de grandes quantités, si la tentation est une des principales causes du vol, la misère en est une autre tout aussi importante.

Pour le premier cas, je ne sais quel remède on pourrait employer; mais pour le second, il en est un dont la puissance ne peut être mise en doute.

Je n'irai pas jusqu'à suggérer, comme moyen de répression, la suppression de la misère; ce moyen aurait de magiques effets, mais on ne peut mettre en pratique une utopie renouvelée d'Henry George. Il y aura toujours des riches et des pauvres.

Si, cependant—et c'est là le remède auquel j'ai fait allusion,—au lieu de condamner, comme le veut la loi, les mendiants et les vagabonds à la prison, on leur faisait faire un séjour dans des établissements spéciaux, à l'instar des *Poor-Houses*, il me semble qu'on avancerait d'un grand pas dans la voie du progrès moral et social.

La loi actuelle a-t-elle été faite pour punir les pauvres, ou pour leur venir en aide?

Dans la première hypothèse, la loi serait inique; dans la seconde, elle manquerait complètement son but.

Elle serait inique, parce que la pauvreté n'étant ni un délit, ni un crime, et le pauvre se trouvant suffisamment châtié par sa condition même, pas n'est besoin d'augmenter son infortune par l'emprisonnement.

Et si la loi le met à l'ombre par humanité, je demande à connaître les avantages que le malheureux retire de son incarcération.

Est-il dans l'aisance, quand on le rejette sur le pavé, après qu'il a purgé sa condamnation?

Peut-il présenter la sentence qui l'a frappé comme une recommandation auprès des patrons.

Au lieu de lui donner du courage pour lutter contre le sort, son séjour en prison n'a-t-il pas pour résultat de l'abatre?

Ne recueille-t-il pas de la bouche de ses compagnons d'infortune toutes sortes d'idées mauvaises qui le préparent au crime?

A toutes ces interrogations, je crois pouvoir me dispenser de répondre.

Ne souffrons pas la mendicité, surtout quand elle est pratiquée par des hommes dont les bras robustes sont aptes au travail. J'approuve cela; mais, loin de les enfermer dans des lieux de corruption, envoyons les mendiants dans des maisons spéciales où, forcés de travailler, ils amasseront un pécule et une provision de courage.

Pour ceux qui se trouvent momentanément dans le besoin, formons des bureaux de bienfaisance. Etablisons, s'il le faut, des taxes en conséquence.

Un grand nombre de commerçants de Montréal donnent, au moins, une cinquantaine de piastres annuellement, aux mendiants. La somme formée par ces dons volontaires serait suffisante pour couvrir les frais de construction d'une maison de charité dont les bienfaits seraient innombrables.

Je ne me flatte pas d'avoir exprimé une idée neuve; il est probable que toute le monde, sans exception, a pensé à tout cela bien longtemps avant moi; mais on en parle si peu que j'ai cru devoir, *pro bono publico*, écrire ce que chacun pense.

LÉON FAMELART.

COQUELIN AINÉ

Benoit Constant Coquelin, tel est le nom de l'artiste qui, depuis plusieurs mois, provoque l'enthousiasme de tous les Américains du sud et du nord.

Sa renommée est aussi universelle que celle de son camarade Sarah Bernhardt; mais, alors que nos arrière-petits-enfants auront oublié le nom de celle-ci, qui doit une grande partie de son succès à ses excentricités, on parlera encore de celui-là comme d'un maître de l'art dramatique.

Coquelin aîné s'est créé, par son immense talent, une réputation durable. Rien, dans son jeu, ne rappelle les trucs des cabotins. Tout, chez lui, est raisonné, plein d'harmonie et de sagesse. Il dédaigne ces larinoiements, ces déhanchements, ces reniflements, ces mièvreries, ces nasillardises qui distinguent cent autres acteurs. Pas de ces grimaces de singes, pas de ces regards furibonds qui arrivent comme des cheveux sur la soupe chez ceux dont l'unique but est de faire rire quand même, souvent en dépit du bon sens.

Le grand artiste déteste la charge; il est simple et naturel. Quand il joue, il ne nous montre pas une grotesque caricature du type que l'auteur a voulu dépeindre; ce n'est pas le comédien, ce n'est pas une personnalité: c'est le personnage de la pièce qui est en scène.

Coquelin aîné s'incarne si bien dans la peau de son bonhomme que, s'il lui était possible de changer de tête à volonté, on ne le reconnaîtrait dans aucun de ses rôles.

On a dit que Coquelin cadet joue les mêmes rôles que son frère; cette assertion est erronée. Une grande différence existe entre les deux artistes: l'aîné est un comique de genre; Figaro du *Barbier de Séville* ou du *Mariage de Figaro* sont deux de ses plus francs succès; le cadet excelle dans les valets, tels que Sosie d'*Amphitryon*, Mascarille, du *Dépit amoureux*.

Après avoir fait de brillantes études dramatiques au Conservatoire de Paris, les deux frères furent admis à la Comédie Française. Le cadet y est encore et l'aîné, à cause de certaines petites difficultés avec l'administration, a donné sa démission.

Les nombreux succès qu'il a remportés dans le Nouveau-Monde, notamment à Buenos Ayres, à Montevideo, à la Havanne, à New-York, ici et dans plusieurs autres villes, ne doivent certainement pas lui faire regretter la maison de Molière, où ça sent un peu trop le rond de cuir.

Durant ses voyages, les personnages les plus importants des pays qu'il a visités se sont fait un devoir et un honneur de lui prodiguer leurs amabilités.

Et cependant, quoique son génie pourrait à bon droit le rendre fier, personne n'est plus affable que ce roi de la comédie. Coquelin n'est pas un poseur comme tant d'autres gens qui, parce qu'ils ont une légère teinte de talent, planent en imagination bien au-dessus du reste des mortels. La charmante façon dont il reçoit les visiteurs souvent importuns, met immédiatement ceux-ci à l'aise.

Aujourd'hui, l'acteur inimitable est parti, et si, à Montréal, son succès artistique ne s'est pas démenti, peut-être n'en est-il pas de même, malheureusement, du côté financier.

Que voulez-vous; nous sommes si entichés des grosses arlequinades des cabotins yankees que nous préférons *Black Crook*, *the Waifs of New York* et autres, au répertoire de la Comédie Française interprété par un des plus grands comédiens qu'ait jamais produits notre mère-patrie...

Triste! triste! comme dit Hamlet...

LÉON FAMELART.

Lorsque l'on porte à son gilet une grosse chaîne d'or, ce n'est que pour la montre.

L'alliance est le premier anneau de la chaîne du mariage.

Les imbéciles sont généralement orgueilleux: ils ont dans l'œil la paille qu'ils devraient avoir dans leur bouche.

CAUSERIE LITTÉRAIRE



“ Amis, l'ennui nous tue et le sage l'évite.”

Ne trouvez-vous pas, bon lecteur, aimable lectrice, à qui je demande la bienvenue, que ce vers du poète a une large application dans le temps présent.

Je ne suis pessimiste, je me hâte de vous le dire, ni par goût, ni par tempérament, mais vraiment, “ nous vivons dans un temps qui semble un vaste rêve,” avec cette aggravation que ce rêve est un cauchemar.

La suspension des affaires, les intempéries de Mars, les intrigues

des politiciens, la désorientation des principes et des idées, l'affaiblissement des mœurs nous amènent à un tel état de lassitude que nous sommes tombés dans un état d'apathie profonde.

Je ne dois et ne veux pas, dans ces Causeries, où j'espère faire ample connaissance avec vous, laisser pénétrer le levain de discorde qui s'appelle la politique ; si, exceptionnellement aujourd'hui, je fais allusion aux désordres qu'elle cause, c'est pour mettre à côté du mal, le remède.

Remède est bien un peu présomptueux, foin des rebouteurs et des marchands d'orviétan ! Mettons palliatif.

Comme tout le monde, j'ai été jeune et enclin aux enthousiasmes et aux engouements, mais me voici parvenu à cette période de la vie,

“ Où monté sur le faite on aspire à descendre.”

Je n'ai pas encore, Dieu merci, les affaiblissements et les désespérances de la vieillesse, mais je n'ai plus, et je m'en tiens pour satisfait— les illusions et les engouements irréfléchis. Les conseils de ceux qui ont atteint ce temps de la maturité ont leur valeur.

Il est encore des gens—et peut-être vaudrait-il mieux être du nombre—auxquels il suffit de dire dans l'état qui nous occupe. “ Elevez votre cœur vers Dieu, et priez ? ” Je connais de bonnes âmes—ce qui n'est pas synonyme d'idiot et de crétin—qui parmi le dégoût ou la tristesse trouvent un refuge assuré dans les consolations surnaturelles, mais je crois bien que leur nombre va se restreignant de jour en jour ; la foule aujourd'hui se demande :

“ Comment sous la sainte lumière
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux.”

A ceux-là, cependant, ou du moins à beaucoup d'entre eux—car il n'existe pas plus de spécifique en morale qu'en thérapeutique—il faut une distraction pour faire oublier les ennuis, un baume pour calmer l'acuité des douleurs.

Voulez-vous essayer le mien ?

Quand, après une journée de travail, j'ai eu à subir les exigences de mes semblables et de ma position, les intempéries des saisons et des événements, le positivisme des tracasseries matérielles et les moyens incertains d'y parer, les commentaires des fâcheux et les racontars des journaux, je faisais compagnie à tout le monde et je m'enferme avec mes livres.

Ah ! les bons et sûrs amis ! Quelles soirées délicieuses et sans regrets d'aucune sorte ils me font passer.

Que je m'adresse à Reman, à Bossuet, à Taine, à Mérimée, à Mme de Sévigné, à Feuillet, aux Goncourt, à Daudet et à cent autres ; chez tous, je trouve ce dont j'ai besoin après le terre-à-terre de la journée ; des aspirations libres et élevées, de la bonne foi, de la vérité. Avec les uns, je suis toujours d'accord, mais ils me disent si bien ce que je sens sans savoir l'exprimer ; avec d'autres, j'en prends et j'en laisse, tout en essayant de me rendre compte en quoi ceci m'attire et pourquoi je répugne à cela ; avec quelques-uns, j'ai toujours maille à

partir, mais nos discussions sont courtoises et de bonne compagnie. Chez tous, j'apprends beaucoup de choses que j'ignorais, je constate des progrès à faire, des erreurs à redresser.

Tenez, laissez-moi vous dire de suite le profit énorme que je commence à retirer de mon commerce avec les grands esprits ; je deviens *tolérant*. Voilà une vertu dont tout le monde a plein la bouche, qui devrait être de première obligation partout.

Croyez-moi, lecteurs, essayez mon procédé, mon palliatif, mon baume, et vous m'en direz des nouvelles.

Encore êtes-vous plus heureux que les générations précédentes ; nous n'avions pas, de mon temps, ces avalanches de beaux et bons volumes, ces éditions de choix et à tous prix, ni ces bibliothèques publiques et gratuites et ces cabinets de lecture toujours plus nombreux et mieux tenus.

Sachez profiter de ces richesses.

Dans ma prochaine causerie, je vous dirai le sens étendu que je donne aux mots littérature et belles lettres.

En attendant, laissez-moi vous dire que je me propose de traiter avec vous et pour vous, à cette place, tout ce qui est de leur domaine—et le champ est vaste,—familièrement sans trivialité, utilement sans pédantisme. Je ferai de mon mieux pour vous agréer.

Je ne suis pas un érudit, mais un simple amateur qui a le goût de ce qui est bon et beau, et qui se passionne à l'idée de vous être utile et agréable.

MAX.



LE LIEUTENANT-COLONEL C. A. DUGAS

Le nouveau lieutenant-colonel de notre valeureux 65^{me} bataillon est âgé de 44 ans. Il naquit à St Rémi. Son père, le Dr Dugas, fut l'un des principaux patriotes de 1837-38.

Après un brillant cours d'études au collège de Montréal, M. Calixte Aimé Dugas fit son droit chez MM. Carter et Girouard. Il fut admis au barreau en 1868.

Après avoir exercé seul la profession d'avocat durant quelque temps, il s'associa avec M. Longpré, actuellement notaire.

D'opinion libérale en politique, il présenta sa candidature pour la représentation du quartier Hochelaga ; mais les élections ne lui furent pas favorables.

Peu de temps après, il fut nommé magistrat de police, et il occupe encore, aujourd'hui, cette position.

M. Dugas a obtenu les plus grands succès à l'École Militaire de cette ville.

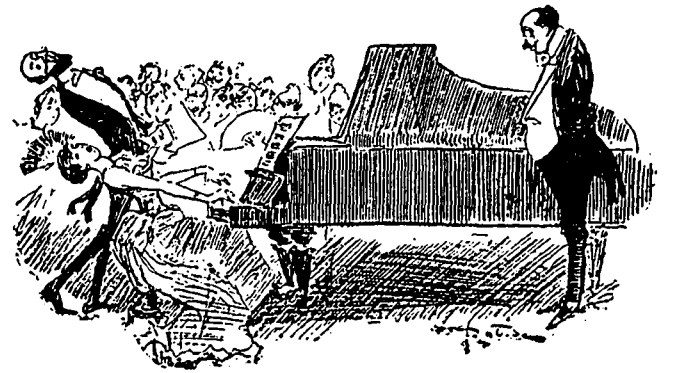
M. Dugas a toujours montré beaucoup d'attachement au 65^{me} bataillon, dont il fut nommé aide-major en 1879, après la réorganisation par le lieutenant-colonel Ouimet.

On se souvient de la ténacité avec laquelle il a poursuivi le fameux Shepherd, du *Toronto News*, le détracteur de ce bataillon modèle, jusqu'à ce qu'il ait obtenu des rétractations complètes.

Tout le monde approuve la nomination de M. Dugas et assurément, un meilleur choix ne pouvait être fait.

Sous son commandement, notre bataillon continuera à briller, de façon à conserver le rang élevé qu'il occupe depuis longtemps dans l'armée canadienne.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Le 5 courant a eu lieu, en la chapelle du Bon Pasteur, à Québec, le mariage de Mlle Marchand, fille de l'honorable orateur de l'assemblée législative, avec M. Gustave Grenier, greffier du conseil exécutif.

Un grand nombre de riches présents ont été offerts à la mariée ; on remarquait surtout un magnifique service en porcelaine et de superbes pièces d'argenterie massive.

Les nouveaux mariés sont partis en voyage de nocce.

* *

Le 5 courant, un grand banquet a été donné aux échevins et conseillers de St. Roch, à Québec, à l'hôtel de Québec, par les marchands de cette paroisse.

Discours de rigueur.

Succès complet sur toute la ligne.

* *

Le premier bal officiel de Leurs Excellences le gouverneur général et lady Stanley, a obtenu un magnifique succès.

La foule des brillants invités était trop considérable pour que nous puissions citer les noms des personnages importants qui s'y trouvaient mêlés.

On a beaucoup admiré certaines toilettes féminines qui dénotent un goût exquis chez celles qui les portaient.

* *

Notre nouveau maire M. Jacques Grenier, donnera, après le carême, une grande réception à l'hôtel de ville.

Il y aura de bonne musique.

La réunion promet d'être nombreuse et choisie.

* *

Le temps du carême est la morte saison des fêtes, des soirées et des réceptions. Aussi, *Masque de Velours* a-t-il peu de choses à dire cette semaine. Il en sera de même durant de longs jours, hélas ! et il ne serait pas surprenant qu'il périsse d'ennui.

MASQUE DE VELOURS.

INTERIEUR D'UN "SLEEPING-CAR"

Les immigrants et les colons obtiennent, dans les wagons du chemin de fer Pacifique Canadien, des *sleeping-cars* à prix réduits dont l'installation ne laisse pas que de leur être très comode.

Ces wagons ne sont pas aussi luxueux que les Pullman, il est vrai ; mais les voyageurs dorment aussi bien sur le drap ou le cuir que sur le velours.

Notre gravure de la 4^{ème} page représente l'intérieur d'un de ces *sleeping-cars*, en route pour le Nord-Ouest.

Chaque train transcontinental comprend quatorze wagons dortoirs et onze wagons servant de salle à manger.

Vers le soir, les lits des *sleeping-cars* sont arrangés de façon que chacun se trouve isolé et caché aux yeux de ses compagnons de voyage. Des baignoires et des lavabos sont à la disposition du public.

Comme le parcours est très long, les employés du chemin de fer arrivent à se familiariser avec les voyageurs à qui ils signalent l'approche des sites ou des lieux remarquables et, au terme du voyage toute la wagonnée éprouve une certaine peine à se disperser pour ne plus se revoir, tel les voyageurs qui viennent de faire en compagnie, un long voyage sur l'océan.



INTERIEUR D'UN "SLEEPING CAR" SUR LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE.

JOYEUSETÉS DES TEMPS.

Les membres du parlement fédéral se la coulent douce, depuis quelque temps : ils ont en horreur les choses sérieuses ; ils s'amusent à discuter d'innocentes questions dont l'intérêt est complètement nul pour le public.

Je ne les blâmerai certainement pas, au contraire ; j'aime les distractions et les frivolités qui délassent les fibres du cerveau, surtout par ces temps de rhumes ou la tension de l'esprit peut produire de fatales congestions.

Je ne leur reprocherai pas, non plus, d'avoir fait preuve d'une sensibilité de cœur peu commune en consacrant deux séances à la discussion des questions de la protection des animaux et de la suppression du tir à pigeons.

Chacun a ses moments de sensiblerie ; les membres du parlement fédéral n'en sont pas exempts.

Mais je trouve puéril le projet de loi de M. Waters, ayant pour but de conférer aux demoiselles et aux veuves— pas aux femmes mariées— le droit, le privilège, l'immense avantage de voter !

M. Waters a écouté les cris de revendication des demoiselles et des veuves ; mais il est resté sourd à ceux de la femme mariée.

Pourquoi ce passe-droit ?

Parce que la femme, en prenant un compagnon, devient une moitié femelle qui, unie à une autre moitié mâle, constitue un être complet.

Or, la moitié mâle jouit déjà du droit de vote ; donc, une seule personne cumulerait deux voix si la moitié femelle devenait électeur. *Quod erat demonstrandum.*

Tel doit être, je suppose, le raisonnement tout au moins spécieux, qui a induit M. Waters à apporter une légère variante dans la rédaction d'un projet de loi renouvelé des Grecs et dont le fond est, plus que jamais, sujet à critique.

Je ne discuterai pas la valeur de la variante en question ; mais rien ne m'empêche de penser que M. Waters s'est laissé enjôler par quelque vieille fille ou veuve jalouse, comme de raison, des femmes enchaînées dans les doux liens du conjugo, et que le projet de loi—ou le *bill*,—qu'il a déposé sur le bureau de la chambre, n'est qu'un projectile vengeur, œuvre de l'esprit de *vendetta* de quelque *créature*.

Sinon, je dirai que les femmes ne sont jamais satisfaites.

Que leur manque-t-il ?

Elles ont introduit dans la maison le piano— le premier cri de la revendication féminine, comme dit Caïban— dont la voix étourdissante domine toutes les autres, de la cave au grenier.

Elles ont voulu être doctoresses, pharmaciennes, chirurgiennes, écrivains—je ne veux pas dire bas-bleu,— peintres, sculpteurs, graveurs, violonistes, etc. ; et elles sont ou peuvent être tout cela.

Elles montent à cheval, elles sont reines, elles sont, enfin, tout ce qu'elles veulent être.

Elles règnent en maîtresses absolues sur toute l'humanité qui s'abrutit à leurs pieds dans une éternelle contemplation ; elles commandent en souveraines...

Ça ne leur suffit pas encore.

Il y a un embêtement que les hommes gardaient pour eux, dont ils évitaient de parler à leurs compagnes : le privilège de déposer un morceau de papier dans une urne.

Elles veulent l'avoir aussi, elles, ce privilège, na ! et M. Waters l'a demandé pour elles.

Mais en négligeant les femmes mariées, il a fait une boulette qui lui coûtera cher, il a agi avec une légèreté qui le perdra. Il s'en apercevra aux élections, si le cœur des maris n'est pas cuirassé d'un triple airain.

Mais, en somme, si elles l'obtiennent, un jour ou l'autre, ce droit de voter tant convoité, pensez-vous qu'elles s'en serviront jamais ?

Non.

Tout ce qu'elles auront de nouveau, ce sera la ratification écrite, approuvée par nos législateurs, du droit d'imposer leur volonté ; droit qu'elles possèdent depuis le paradis terrestre et qu'elles ont exercé le plus souvent possible jusqu'à nos jours.

Ah ! par exemple, je vous assure que je ne geindrais pas si nos conseillers municipaux se décidaient, un bon jour, à ouvrir les yeux sur les agissements de notre compagnie de tramways, petits chars ou traîneaux— comme on voudra.

En voilà des gens qui s'arrondissent, qui se font du lard à nos dépens, les monopoleurs !

Avec quelle désinvolture ils nous traitent par-dessous la jambe !

Considérez ce tramway qui passe devant vous, avec une lanteur de tortue, traîné sur ses patins par deux rosses efflanquées.

Il y a trois quarts d'heure, au moins, que vous faites le pied de grue au coin d'une rue, en vous morfondant.

Vous avez lâché une joyeuse exclamation quand, dans le lointain, s'est dessinée vaguement à vos yeux une forme de chenil ambulante : " Le voilà donc, enfin ! C'est bien le cas de le dire : Tout vient à point à qui sait attendre " ... pourvu que vous ayez quelque rendez-vous élastique, pourvu que votre ami, votre femme, ou autre, ne regarde pas à une heure près...

Mais, déception ! Le rêve doré de prendre place dans le véhicule, ce rêve charmant dans lequel vous vous étiez complu, éclate comme une bulle de savon.

En dehors du chenil ambulante est suspendue une grappe humaine, ayant pour point d'appui la plateforme. Le tribord à babord elle se laisse cahoter. Les uns sont cramponnés des deux mains à la barre de fer, les autres ne se soutiennent qu'à l'aide d'un seul doigt et les autres... par le concours de cette force secrète qui réunit les molécules.

Qu'importe, la guinbarde avance et recrute encore de nouveaux acrobates.

Vingt fois sur le parcours, la masse vivante se désagrège pour livrer passage à quelque fortuné voyageur de l'intérieur. Il faut être là, quand la voiture se remet en branle, pour se faire une idée du déploiement d'agilité nécessaire à ceux qui veulent se réamalgamer dans une position tenable.

Ne vous faites pas illusion quand vous avez le bonheur de vous asseoir sur une des banquettes frippées : à peine serez-vous installé depuis deux minutes qu'une dame surgira, à qui il vous faudra céder votre place, puisque vous n'êtes pas un sauvage ; mais, au contraire, un vert galant.

Alors, les mains passées dans une lanière de cuir, au-dessus de votre tête, vous serez forcé de vous tenir debout, les pieds joints, suivant du corps les oscillations du tramway à patins, jusqu'au terme de votre voyage où vous arriverez fourbu, en retard d'une heure, et tout cela, pour cinq centins !

Il serait beaucoup plus avantageux de conserver votre argent et d'aller à pied.

Mais il serait beaucoup plus pratique de forcer les monopoleurs de transports d'hommes et de femmes, de se conformer aux engagements qu'ils ont signés.

LÉON FAMELART.

HISTOIRE D'AMOUR.

Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.
ALFRED DE MUSSET.

Il me fait toujours peine de voir le chagrin dérouler son voile sombre sur les illusions d'un cœur de dix-huit ans et étouffer en lui les délicieuses espérances qui parfument toute jeunesse : Surtout lorsque ce cœur bat sous un sein de jolie fille d'Eve ; il aime tant à aimer, il caresse tant de chimères et il croit si peu à la souffrance.

Un soir du mois dernier, dans un salon, une jeune amie chantait avec une exquise sympathie une romance d'amour ; sa voix vibrante triste et dolente comme un chant de fauvette abandonnée et je surpris, cachée au coin de sa paupière, une larme timide.

Elle pleurait, cette ingénue aux dix-huit printemps, et plus tard j'ai su pourquoi.

Cette chanson qu'elle venait de dire avec tant d'âme, elle l'avait chantée naguère, en ces jours de gais soleils et de brises embaumées, elle l'avait chantée, dis-je, avec un cousin de vingt ans, jeune étudiant au cœur brûlant et rempli d'enthousiasme.

Cousin et cousine s'adoraient alors et redisaient souvent ensemble des refrains attendris ; ils avaient bâti

maints castels au pays aimé des songes et un jour tout s'éroula et ensevelit ces saintes tendresses sous ses ruines.

Eh bien ! cette romance était un écho du passé qui venait lui parler de plaisirs envolés et de bonheurs évanouis !

Elle revoyait son cher cousin que lui ramenait la vacance ; elle refaisait en rêve ces promenades à deux, sous les allées bordées d'orneaux et dans les sentiers solitaires qui avoisinaient la maison paternelle ; elle pensait à ces entretiens où l'on se répète souventes fois ce serment du cœur : " je t'aime, " enfin toutes ses naïves joies d'autan, toutes ses aspirations vers l'avenir revenaient à sa mémoire comme des colombes éplorées qui errent à l'aventure près de la branche où jadis elles avaient leur nid, maintenant brisé.

Elle n'est pas la seule enfant qui pleure à dix-huit ans ! Elle n'est pas la seule qui a trouvé du fiel en voulant boire d'un trait la coupe du bonheur, car, a dit un philosophe, c'est une coupe qu'il faut vider lentement pour ne pas remuer la lie qui est au fond.

Cependant ces larmes qui mouillent des grands yeux noirs pleins de rêverie ou des yeux bleus pleins d'espérances, c'est triste, c'est navrant ! A notre âge on a toujours soif d'aimer et on ne sait pas assez que l'amour est une fleurette éphémère, une petite rose qui n'a d'épines que lorsqu'elle est épanouie.

Moi j'ai vingt ans et déjà j'en ai rencontré bien souvent sur ma route, des débris de ce que j'ai affectionné, de ces amourettes déçues, de ces espoirs éteints qui sont les feuilles mortes de l'arbre de la vie.

Mais le cœur est ainsi fait ; pour oublier les désillusions, il cherche de fraîches et nouvelles illusions ; et pour ne pas trop regretter une blonde inoubliée, on offre son cœur à quelque brunette affectueuse. L'amour est un enfant de six mille ans, a dit Victor Hugo, et j'ajouterai que depuis soixante siècles les révolutions du cœur se sont toujours opérées de la même manière.

VALMORE.

LA DAME QUI BAVARDE

EN CHEMIN DE FER

Cette aimable personne est-elle assez énervante !

Le plus souvent elle est sèche et entre deux âges. Quelquefois, elle a aussi de l'ampleur. Elle est en somme ou très maigre ou très grasse. Quelle platine ! Quelle délicieuse platine ! Depuis le moment où elle a mis le pied dans le compartiment, accompagnée d'une sorte de confidente muette, comme dans les pièces classiques, et qui ne la quitte jamais, jusqu'à la minute suprême où elle descend du train, sa langue fonctionnera, jugera, appréciera, débitera, révélera, insinuera, analysera, inventera mille riens, mille sonnettes, qui n'ont pas l'ombre d'intérêt et que vous apprendrez ainsi à votre corps défendant, sans pouvoir vous isoler de cette musique incessante de crécelle.

En trente minutes de chemin de fer, vous aurez appris où elle habite, comment son mari s'appelle, quel âge il a, ce qu'il vend, combien elle a d'enfants, dans quelle pension elle les a mis, qui elle voit, qui elle ne voit pas, quand elle reçoit, combien lui coûte son loyer, quels sont ses principes religieux, dans quels magasins elle achète de préférence, ce qu'elle donne à sa cuisinière, comment elle a connu Mme T..., pourquoi elle s'est brouillée avec Mme Z..., quand elle a marié Mlle C..., de quoi est mort M. X..., ce qu'elle a appris sur les sœurs V..., ce qu'on dit des frères K..., comment on portera les chapeaux le mois prochain, pourquoi elle se trouve ce jour-là en chemin de fer, ce qu'elle va faire en arrivant chez elle, ce qu'elle fera demain, à quelle heure son mari va rentrer, ce qu'elle doit faire la semaine prochaine, de quelle race est son chien, à quelle âge il a eu la maladie... Enfin, c'est énervant, étourdissant. On dirait une pie artificielle et à remontoir.

Voulez-vous une définition originale de la femme ?

" La femme est l'addition de la pensée, la soustraction du porte-monnaie, la multiplication du genre humain et la division des amis."

Prenez la chose en riant, mesdames.

UN JOUR D'ÉLECTION



SCÈNE DE LA VIE CRUELLE

La scène représente une grande indécision et un temps chien.

PERSONNAGES :

Veaudoré, candidat aux honneurs civiques.

Marichette, sa femme.

Madame Merluchon, une voisine.

SCÈNE I

Veaudoré, vient de se lever et fait sa toilette devant une armoire à glace.

Veaudoré.—Quelle nuit terrible ai-je passée? Je crois qu'il était trois heures du matin lorsque je suis revenu de mon comité central. J'ai passé au moins une heure à réfléchir avant de m'endormir. J'ai dormi une heure tout au plus. Oui, cinq heures sonnaient au moment où je me levais. Je n'ai pas une minute à perdre. Et ma barbe qui n'est pas faite. Je parie qu'il n'y a pas d'eau chaude. Marichette! Marichette!

SCÈNE II

Marichette, (en peignoir, et les cheveux en désordre).—Me voici. As-tu besoin de quelque chose? La servante est malade et je l'ai envoyée hier soir chez une de ses tantes.

Veaudoré.—Donne-moi de l'eau chaude comme une bonne petite femme. Je dois être rasé frais aujourd'hui. C'est le grand jour, le jour des élections. Ce soir ce sera le triomphe. Tu dîneras à huit heures avec l'échevin du quartier.

Marichette.—Je ne vis plus depuis que tu travailles à ton élection. Mais dis-moi, ce matin, si tu es très certain du succès. Si tu as le moindre doute ne me fais pas de cachette, parle sincèrement à ta vieille. Tiens son vieux, voilà de l'eau tiède pour ta barbe.

Veaudoré.—Mes amis m'ont promis une majorité de quatre cents voix au moins. Toutes les listes ont été soigneusement chéquées la nuit dernière. Mon élection ne fera pas un pli. Ce soir attend-moi vers sept heures et demie au plus tard. Je ne pourrai me rendre à la maison à la clôture du poll, attendu qu'il me faudra faire un speech à l'hôtel de ville, remercier les électeurs du quartier et payer la goutte à mes cabaleurs. Oui, la vieille, tu te coucheras ce soir avec l'échevin Veaudoré.

Marichette.—O le vieux, si tu savais comme je suis heureuse de t'entendre parler ici. La joie m'étouffe. Laisse-moi t'embrasser en plein sur tes beaux queneuilles.

Veaudoré.—Assez, assez, ma vieille. Il faut songer aux choses sérieuses. J'ai une rude corvée avant l'ouverture des polls. Il faut que je courre chez les amis, car il me manque encore quatre voitures. Il me faut trouver quelqu'un pour me représenter dans un poll. Celui qui devait me rendre ce service est assigné comme témoin dans un procès. Je dois avoir l'œil à l'élection, parce que je sais que mon adversaire a organisé un service régulier de télégraphes. Je dois aussi aller chez l'épicier commander le pain, le beurre, le fromage et la bière pour mes agents dans les comités et dans les polls, sans cela le service n'aboutirait à rien. Je vais déjeuner à la hâte. Ne te dérange pas, chère, je trouverai ce qu'il me faut dans le buffet.

Marichette.—Prends garde d'attraper du froid, pen-

dant tes courses, les bronchites et les rhumes sont si dangereux cet hiver.

Veaudoré.—Au revoir, chère.

Marichette.—Bonne chance, le vieux. A ce soir, monsieur l'échevin.

SCÈNE III

Le salon de Madame Veaudoré. Midi sonne.

Madame Merluchon.—Bonjour, ma chère amie, en bonne voisine je suis venue vous tenir compagnie pendant que votre mari est en élection.

Marichette.—C'est bien bon de votre part, madame Merluchon. Depuis que les polls sont ouverts je ne vis pas; je suis dans des trances perpétuelles. Tant que je n'aurai pas entendu proclamer la victoire de mon mari, je n'aurai pas de tranquillité. Cependant, j'ai bien tort de m'alarmer. Tous les amis de mon mari qui sont venus à la maison entre huit et neuf heures du matin m'ont assuré que je n'avais aucune crainte à avoir sur le résultat de la journée. Ils m'ont tous dit que mon mari avait son élection dans sa poche.

Madame Merluchon.—Entre nous, voisine, je vous le dirai franchement, je crois que votre mari a bien tort de se casser la tête pour en entrer au conseil de ville pour le peu que ça rapporte. Voyons, qu'a-t-il à gagner dans une élection? Il dépensera trois ou quatre mille piastres, et pendant les trois années qu'il sera échevin il ne gagnera pas un centin.

Marichette.—Voyons, voisine, je vous croyais plus sensée que cela. Vous ignorez donc tous les honneurs et les bénéfices qui sont attachés à la personne d'un échevin. Vous ne parleriez pas comme cela si vous aviez vécu comme moi dans l'intimité avec la femme de l'échevin Pignouf. Vous me faites rire en vérité, lorsque vous me dites que l'hôtel-de-ville ne rapporte rien aux échevins. Écoutez un peu je vais vous expliquer l'affaire. Mon mari étant élu, comme la chose paraît claire, il devra être nécessairement dans plusieurs comités. Il ne sera pas président la première année. Mais un simple échevin, s'il est un peut fûté, peut toujours mettre du beurre dans ses épinards. Madame Pignouf m'a conté que le jour où son mari a voté pour une affaire des chars urbains, on lui a fait cadeau d'un ameublement de chambre à coucher de la valeur de deux cents piastres. Son mari lui a avoué qu'un seul vote l'avait mis en état d'enrichir ainsi son intérieur. Ainsi savez-vous ce qu'il arrivera? Il arrivera ce qui est arrivé il y a trois ou quatre ans, presque toutes les femmes des échevins canadiens ont reçu, la veille du jour de l'an, une magnifique montre d'or. Si mon mari fait partie du comité de police ou du comité du feu, il pourra dire bonjour à son tailleur, à son cordonnier et à son chapelier. Lorsqu'il sera question des soumissions pour les uniformes des pompiers ou des constables il recevra, j'en suis sûr, un habillement complet de drap noir, une couple de chapeaux de castors reluisants comme des tuyaux de poêle vernis et une belle paire de bottes en veau français. Et puis chaque fois qu'il sera question de l'éclairage de la ville, il aura des actions à la compagnie du gaz, la lumière incandescente dans son salon, et un poêle à gaz gratis dans sa cuisine. Ce n'est pas tout il aura des "passes" à l'année sur les chars urbains et des "passes" pour la famille pour l'Île Sainte-Hélène. Écoutez un peu, voisine, j'ai une assez bonne idée de ce que cela rapporte d'être au conseil de ville.

Madame Merluchon.—Je suis bien avec vous sous ce rapport, voisine, mais il y a aussi bien des tracasseries pour un échevin. Il faut compter tous les ennuis que lui causent les parents et les amis qui cherchent des places ou des contrats à la corporation. C'est à n'en plus finir. Vous parlez bien des cadeaux que reçoivent les échevins, mais il paraît que le maire Abbott fait passer à Ottawa une loi pour envoyer les "boodlers" au pénitencier.

Madame Veaudoré.—Vous m'étonnez, madame Merluchon. Comment pouvez-vous croire que cette loi aura de l'effet? Cette loi, on s'en moquera comme de l'an quarante. La loi, j'ai lu cela quelque part, ressemble à une toile d'araignée, les grosses mouches passent à travers et les petites y restent collées.

SCÈNE IV

5.15 p.m.

Marichette.—Écoutez, voisine, j'entends des cris, c'est le triomphe de mon mari. (Regardant par une fenêtre.)

Oui, c'est bien cela. Ce sont ses amis qui le conduisent à l'hôtel-de-ville où il doit faire son "speech." Voilà déjà trente voitures de passées et il en arrive encore. La sienne doit être à la fin de la procession. Tenez, regardez bien, ça doit être lui qui passe dans la dernière voiture. (Elle lâche un cri, elle chancelle et s'affaisse sur le plancher.)

Madame Merluchon.—(Après avoir relevé son amie et l'avoir couchée sur un canapé). Pauvre femme! Elle a le cœur broyé. C'est le triomphe de Fouillou, le candidat opposé à son mari.

On entend des cris dans la rue. Les partisans de Fouillou poussent des grognements pour Veaudoré. Des gamins chantent :

La vache est à Peau
Dondaine,
Veaudoré est noyé
Dondé.

SCÈNE V

6 p.m.

Veaudoré.—(À sa femme qui a repris connaissance). Ah! les traîtres! les lâches! Ils se sont vendus comme des pourceaux. On a acheté deux de mes comités. Mes deux mille piastres se sont fondues comme du beurre dans la poêle. Dire que des parents ont voté contre moi.

Marichette.—Ne t'emporte pas comme cela mon chéri. Aie donc un peu de courage.

Veaudoré.—Du courage dans une affaire comme celle-là. Ton père même a voté pour Fouillou.

Marichette.—Ah! le visage!

Veaudoré.—Le président de mon comité était une bête doublée d'un idiot. L'imbécile a mis contre moi les aubergistes et les épiciers en m'engageant à voter contre les licences. Il a fait annoncer dans les journaux que j'étais un membre zélé de la société de Tempérance. Cela m'a enlevé quatre cents voix. Vite, donne-moi les clés du buffet, il faut absolument que je prenne un stimulant quelconque sans quoi je vais me trouver faible. (Il se verse une rasade). Bon, je me sens mieux. Après tout, réflexion faite, je préfère être battu. Je n'étais pas né pour devenir échevin. Tant mieux. Je connais plus d'un citoyen qui sont devenus fous après avoir patagé trop longtemps dans les affaires de la corporation. Oui, soyons philosophe. C'est posséder un bien que de savoir s'en passer. Viens m'embrasser. Marichette, tu n'en seras pas plus malheureuse pour n'être pas la femme d'un échevin.

Le rideau tombe.

H. BERTHELOT.

VARIÉTÉS

Le père François a invité quelques fusils des environs. On chasse au chien courant.

Il place lui-même un des chasseurs :

—Mettez-vous là, au bord du chemin, lui dit-il; vous verrez probablement débouler un sanglier; à défaut de sanglier il passera peut-être un chevreuil, ou un lièvre, ou un lapin; mais, dans tous les cas, vous verrez sûrement passer le facteur—et vous aurez l'obligeance de lui remettre cette lettre.

**

Tout à l'électricité, c'est la devise de la maison Edison. A l'occasion du 42^e anniversaire de la naissance du grand électricien, sa femme lui a offert un gâteau entouré de 42 lampes électriques minuscules. La batterie nécessaire à l'éclairage était cachée au milieu du gâteau. On ne dit pas s'il était mangeable.

**

Pendant un grand dîner, le domestique répand la sauce d'un plat sur l'habit d'un des convives.

La maîtresse de la maison lançant à l'invité un regard plein de reproches :

—Une si bonne sauce... En reste-t-il encore pour les autres?

**

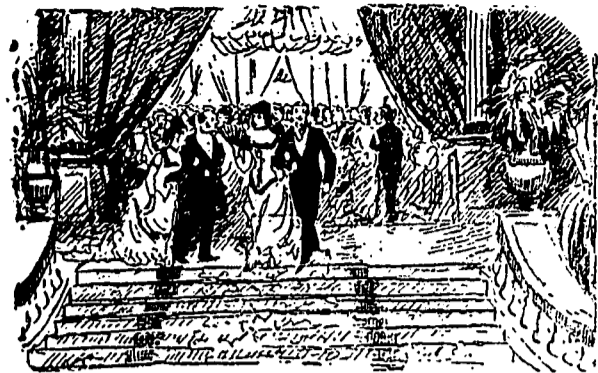
Entre gommeux.

—Tu vois ce grand-là avec sa taille de colosse, eh bien! je l'ai appelé lâche en plein café.

—Et il ne t'a rien répondu?

—Si, il m'a flanqué son pied quelque part, à moi beaucoup plus faible. Tu vois bien que c'est un lâche.

PETIT CODE DE LA BONNE CO



La *politesse* est une envie aimable de plaire à tout le monde : c'est une des filles de la bonté, que l'éducation et l'usage perfectionnent ; aussi, s'il est fort excusable de ne point être beau, élégant, spirituel, il n'est point permis de ne pas être aimable, et l'amabilité n'est que de la *politesse* bien entendue : enfin la *politesse* est la chaîne de fleurs qui lie le monde.

Il est un grand écueil pour beaucoup de gens, à cette époque de fluctuations dans les honneurs et la fortune, c'est celui d'une élévation subite qui les étourdit et leur fait complètement perdre la tête : ainsi nous avons vu beaucoup de personnes polies, aimables même quand elles occupaient un rang modeste dans le monde, devenir tout à coup hautaines et impertinents, parce qu'elles avaient obtenu un haut emploi ou fait une belle fortune dans les affaires.

Le monde en rit derrière elles et se prépare à leur jeter des pierres aussitôt que l'adversité sera venue frapper à leur porte, ce qui ne peut pas tarder, le bonheur ici-bas nous étant toujours distribué d'une main avare. Que de déboires et de déceptions on aura alors ! Aussi est-ce autant une preuve d'esprit que de savoir-vivre de ne pas s'exposer à ce danger.

Mais beaucoup de gens du monde confondent ce qui est *politesse* avec ce qui est protection, et s'imaginent être polis quand ils ne sont que dominateurs ; erreur qui leur fait beaucoup d'ennemis et qu'évitera toute personne véritablement distinguée, car ce ridicule n'appartient par le droit de conquête qu'à la classe des parvenus.

Mais il y a encore une très-grande différence à établir entre la *politesse* et la *civilité*, deux choses pourtant que l'on confond trop souvent ensemble : la *civilité* n'est qu'un vernis qui recouvre souvent une forte laide étoffe, tandis que la *politesse* est, au contraire, une qualité propre à faire valoir les autres.

La *politesse* est simple, aisée, noble et franche. La *civilité* est roide, compassée et toujours prétentieuse.

Une personne *polie* nous met à notre aise, tandis que si elle est *civile*, elle nous gêne, nous embarrasse et nous fatigue.

Une personne franche est généralement *polie*, une personne fausse est presque toujours *civile*.

Enfin un maître est *poli* avec ses domestiques, et ses domestiques sont *civils* envers lui ; là est toute la nuance.

Le *savoir-vivre* est la *politesse* mise en pratique, et la *politesse* n'est que le frein qui comprime nos défauts et fait ressortir nos bonnes qualités ; aussi, si c'est un vice que n'être pas humain, généreux, compatissant, c'est un ridicule que n'être pas *poli*, quand cela n'indique pas une basse origine ou une nature peu élevée.

La *politesse* varie selon les pays et selon les peuples ; en France nous avons le salut du chapeau pour les hommes et la révérence pour les femmes, qui est une façon gracieuse de s'aborder quand on se rencontre ; mais partout la *politesse* existe, même chez les plus sauvages. Ainsi, par exemple, si les Lapons ne font pas un de nos saluts français à la personne qu'ils rencontrent, et qu'ils appliquent fortement leur nez contre celui de l'étranger qu'ils veulent saluer, c'est qu'ils obéissent à la *politesse* qui est en usage chez eux ; de même que les Ayéris vous saluent en vous soufflant dans l'oreille et en vous frottant doucement l'estomac avec le creux de leur main droite.

Si vous voulez d'autres citations du même genre, je vous dirai encore que les insulaires de Socotora se saluent en se baissant l'épaule ; que les habitans de Salao et ceux de Lamure prennent le pied de celui qu'ils veulent saluer et s'en frottent doucement le visage ; tandis que ceux des îles Philippines plient le corps en deux, se prennent les joues avec les mains, tout en sautant à cloche-pied ;

enfin que ceux du Japon restent courbés l'un devant l'autre pendant un temps plus ou moins long selon la dignité de ceux qui se saluent.

Mais voilà assez de citations, n'est-ce pas ? pour vous prouver que les sauvages eux-mêmes sachant être polis à leur façon, il ne nous est pas permis de manquer de savoir-vivre, ce qui est notre façon, à nous, de montrer la bonne éducation que nous avons reçue ?

Quelques personnes, par contre, exagèrent la politesse et tombent dans l'obséquiosité ; ce qui est certainement un bien moins vilain défaut que celui d'être impoli, mais qui en est un pourtant dans lequel ne tomberont jamais les personnes de bonne compagnie. Il ne faut donc pas exagérer la politesse, mais on doit être poli avec tout le monde et toujours.

Une ancienne élève de madame Campan, ayant perdu toute sa fortune, fut obligée d'accepter, pour vivre, l'humble condition de dame de compagnie dans une très-grande famille étrangère, et comme elle écrivait à son ancienne directrice l'accueil aimable qu'elle trouvait partout, voilà ce que celle-ci lui répondit avec une grande sagesse :

" Ne vous faites pas trop d'illusion sur votre mérite, mon enfant, en le jugeant selon le plaisir qu'on prend à à vous recevoir là-bas ; vous êtes une nouveauté, une distraction pour les oisifs ; le monde est le même partout ; aussi ne vous enivrez pas de vos succès, et cherchez, au contraire, à les rendre durables ; pour cela, résistez aux plus aimables, aux plus instantes invitations, on vous en estimera davantage. C'est une chose reconnue que les premiers temps des nouvelles connaissances ne sont que trop agréables ! Il existe, entre cette époque et le moment où l'on a appris à se connaître, la différence qui existe entre la toilette de bal d'une femme qui est sur le retour de l'âge et son négligé du matin. On commence d'abord par se parer de ses qualités respectives, les unes vis-à-vis des autres, puis on se déshabille. Ne vous parez donc pas trop de vos bonnes qualités, et ne vous en déshabillez jamais."

Enfin la *politesse* a cela de bon, qu'elle ne prouve pas autre chose qu'elle-même, et tient lieu de ce qui vaut mieux qu'elle, disait aussi madame Guizot.

Ce sont les hommes qui font les lois, ce sont les femmes qui font les mœurs, a dit un écrivain de grand sens, et cette observation vraie donne à celles-ci la plus coupable de toutes les parts dans cette autre vérité non moins tristement véritable, en partie du moins : La vieille urbanité française dégénère chaque jour ; la *politesse* s'en va... la *politesse* se meurt... la *politesse* est morte !...

Pas tout à fait, j'espère ! mais je crois qu'il est très-grand temps de porter remède au mal si l'on ne veut point arriver à cette triste fin ; et, entre nous, n'est-il pas bien injuste d'accuser les hommes seuls de cet assassinat moral, pour lequel ils pourraient faire valoir beaucoup de circonstances atténuantes qui compromettraient fort le rôle innocent que nous voulons garder en cette circonstance dont nous sommes les premières à nous plaindre ?

Ainsi, par exemple, que dans un escalier un homme se range pour vous laisser passer, mesdames, — qu'un autre descende du trottoir pour vous livrer toute la place si vous êtes deux, combien y aura-t-il de femmes ayant assez de savoir-vivre pour répondre à une *politesse* par une autre, c'est-à-dire par un de ces légers et gracieux saluts de tête qui veulent dire : — Merci ?

Très-peu, j'en ai peur.

Aussi les hommes, pensant qu'il font un métier de dupe en se gênant pour nous, gardent toutes leurs aises : de là ce laisser aller de mauvais goût qui se rencontre même dans le monde et qui perdrait à jamais notre société française si les femmes ne prenaient point une grande résolution : celle d'être polies pour rappeler la *politesse* chez nous.

MME. DE BASSANVILLE.

(à continuer)

A NOS AGENTS

Qu'il soit bien compris que l'argent des abonnements devra accompagner chaque rapport.

Autrement nous n'enverrons pas le journal aux abonnés dont le prix d'abonnement n'aura pas été perçu par l'administration.

EXPLICATION DU JEU DE CARTES

Le *Sport* faisait récemment l'histoire du jeu de piquet, qui, suivant ce journal, est basé sur des allégories militaires, et qui renferme des maximes importantes sur l'art de la guerre.

En voici quelques-unes :

As est un mot latin qui signifie une pièce de monnaie, par conséquent de l'argent, des ressources, et les as, au piquet, ont la primauté sur les rois, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre. Lorsqu'un roi n'en a pas, sa puissance est faible.

Le *trèfle*, herbe commune dans les prairies, signifie qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans les lieux où les fourrages peuvent lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes qui doivent toujours être bien fournis. Les *carreaux* étaient des espèces de flèches fortes et pesantes qu'on tirait avec l'arbalète et dont les fers étaient carrés. Les *cœurs* représentaient le courage des commandants et des soldats.

David, Charlemagne, Alexandre, César, sont à la tête de quatre couleurs pour justifier que, quelque nombreuse et brave que soit une troupe, elle a besoin d'un général courageux, expérimenté et prudent, pour la commander et pour vaincre.

Lorsqu'on se trouve dans un camp désavantageux et dans l'impuissance de disputer la victoire, il faut perdre le moins possible. C'est ainsi qu'on doit se garantir et tâcher d'avoir le point. Si les as, les quintes et les quatorze sont contre vous, il faut prévenir le pic et le repic, donner des gardes aux rois, aux dames, pour éviter le capot.

Les quatre valets, au piquet, représentent la noblesse, comme les dix, les neuf, les huit, les sept, représentent la foule des soldats. Le titre de valet était anciennement honorable dans la chevalerie : les plus grands seigneurs le portaient avant d'être chevaliers.

Des quatre valets, Ogier et Lancelot, deux capitaines de distinction du règne de Charles VII, désignent donc la noblesse.

L'anagramme d'Argine, dame de trèfle, est Régina, c'est la princesse Marie d'Anjou, femme de Charles VII.

La belle Rachel, dame de carreau, c'est Agnès Sorel. La chaste guerrière Pallas, c'est la Pucelle d'Orléans, dame de piques ou d'armes.

Judith, c'est Isabeau de Bavière.

David, roi de pique, c'est Charles VII.

David, après avoir été longtemps persécuté par Saül, son beau-père, parvint au trône, mais il eut la douleur de voir son fils Absalon se révolter contre lui. Charles VII, après avoir été déshérité et proscrit par son père, reconquit son royaume, mais les dernières années de sa vie furent troublées par l'esprit inquiet et le mauvais caractère de son fils Louis XI, qui lui fit la guerre et fut même la cause de sa mort.

Peu de gens se doutent qu'en faisant un cent de piquet ils mettent sur le tapis des symboles, des allégories historiques des maximes de guerre et des souvenirs de la vieille France.

CHINOISERIES

Dans les villes du Céleste-Empire, le client paye au médecin une redevance fixe tant qu'il est bien portant ; tombe-t-il malade, qu'il ne lui donne pas un sou pendant toute la durée de sa maladie. On comprend l'intérêt qu'a le médecin à guérir son malade le plus promptement possible.

Dans certaines localités de l'empire du Milieu il existe une coutume bien plus originale encore. Là, chaque médecin est tenu d'allumer devant sa maison autant de lanternes qu'il compte de clients morts dans l'année.

On raconte à ce sujet l'histoire d'un malade qui cherchait un médecin et n'osait frapper à la porte d'aucun Esculape de la localité, en raison du nombre considérable de lanternes allumées à leurs portes respectives.

Tout en marchant, il finit par découvrir, dans une ruelle déserte, la demeure d'un médecin devant laquelle ne brûlaient que six lanternes. Il entra aussitôt chez cet homme de science et lui dit :

— Vous devez être le meilleur médecin de la ville, puisque c'est vous qui avez le moins de lanternes ?

— C'est possible, répondit-il. Seulement je vous ferai observer que je ne suis établi ici que depuis ce matin.

DOSSIER COQUELIN

SON VOYAGE EN AMÉRIQUE



Extrait d'une note trouvée dans le cabinet de M. Lockroy après le départ de M. Coquelin.

...Et c'est par pur patriotisme que je m'expatrie! Gandissant de l'art français, comme l'a dit mon illustre ami Gambetta, je vais porter les traditions françaises partout où on ne les connaît pas; ce ne sont pas des recettes que je vais chercher, ce sont des alliances!...

Coquelin à son agent de change.

...Et vous comprenez, dans chaque pays j'achète des rentes, je les revends en arrivant à Paris et je fais des bénéfices.

Coquelin à son marchand de tableaux.

...Et vous comprenez, dans chaque pays j'achète des tableaux, je les revends en arrivant à Paris et je gagne un argent fou.

Dépêche de Coquelin à M. de Lesseps.

...Oui, grand Français, en me voyant passer, les montagnes de Panama se sont abaissées et je veux être le premier à vous féliciter du percement de l'Isthme opéré par moi.

Dépêche de Coquelin à M. Goblet.

...C'est par pur patriotisme que je n'ai pas accepté, M. le ministre! sans cela j'étais nommé sans difficulté, président de la république Américaine. Je sais bien que j'aurais pu m'allier à la France, mais l'art auquel je me dois, que serait-il devenu? Fabre et Sarcey n'auraient-ils pas dit que c'est par peur d'eux que je reste en Amérique? Et pourtant M. Cleveland me l'a dit: "Je vous prie, M. Coquelin, faites-vous élire. Vous ressemblez à Napoléon."

Très artistes, les Américains! Et mistress Cleveland donc "I hope, dear friend, que vous voterez pour M. Coquelin. He is delightfull indeed."

Mais quand ils ont appris que j'avais percé Panama... ils m'ont blac-boulé comme un simple candidat ordinaire! C'est dur monsieur le ministre, quand on se dit que M. Meyrena, un officier qui n'est pas même sociétaire à un douzième, a conquis un royaume! Je pars pour le Pôle Nord tailler un empire pour mon fils Jean!

Coquelin à M. de Lesseps.

...J'apprends à l'instant que les montagnes se sont relevées après mon départ; désolé de ce contre-temps.

Extrait du Courrier des théâtres du "Figaro."

...Tout le succès de la tournée Coquelin appartient à Mme Hading qui révolutionne les populations des Amériques par ses toilettes, son front et ses effets de dos. A Salt-Lake-City, les Mormons ont voulu la nommer reine. Elle a refusé par modestie et pour ne pas blesser son ami et camarade Coquelin, auquel on n'avait offert qu'une modeste présidence de république.

Coquelin à M. de Lesseps.

Les habitants de Montréal veulent percer toutes les terres qui bordent le majestueux St. Laurent, ou bien

transporter le Mont-Royal sur les quais, afin de se protéger contre les inondations. Je vous envoie le plan tracé par l'ingénieur Vanier; dites-moi, s'il ne vaut pas mieux changer de place le Mont-Royal. Dans ce cas, je m'en charge.

Coquelin à Boulanger.

Le Canada est dans le délire. Coquelin, il n'y a que ça. Seriez-vous mon allié, si j'accepte de me laisser couronner roi des Deux-Canadas. Il n'y a que Victoire qui s'y objecte.

Extrait du "Times."

Aux dernières nouvelles, MM. Coquelin père et fils avaient gagné 17 milliards, reçu 16 tabatières, et 33 décorations.

Ils retournent en France, acheter, le Grand Opéra pour le père, la Comédie Française pour le fils. Ce sont les seuls trônes auxquels ils aspirent.

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS



ENFIN!

Cet amoureux endiablé attend sa Dulcinée depuis au moins une heure, à la porte de l'église St-Jacques. Enfin, on sonne la bénédiction, ce qui le réjouit beaucoup. Il va donc la voir....



MAIS, HÉLAS!

Elle sort au bras d'un autre.

La belle-mère de Joerisse, un peu souffrante, a fait venir le médecin.

Après avoir tâté le poulx:

—Ouvrez la bouche, lui dit le docteur. Oh! la mauvaise langue que vous avez là!

Le gendre, bas au médecin:

—Il y a déjà longtemps que je lui ai dit qu'elle avait une mauvaise langue et que ça lui jouerait un mauvais tour.

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture: 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance; ceci est essentiel. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

St. Louis, route du Canada-Atlantique, P.Q., 4 Mars, 1889.

M. le professeur Marc Say.

LA VIE ILLUSTRÉE, Montréal.

Cher monsieur,

J'avoue, que dans l'analyse de mon écriture, vous ne vous êtes pas trompé. Seulement, vous me dites que j'aime beaucoup à *blaguer*. Certes; peut-être!... Mais je suis comme une femme *coquette* je ne l'avoue pas...

Vous me demandez aussi la permission de publier ma lettre. Avec plaisir, à condition qu'elle ne prenne place, dans votre journal, d'autres choses plus intéressantes.

Bien à vous,

A. PLANTE.

N. B.—Nous croyons devoir reproduire ici, l'analyse que nous faisons de l'écriture de M. Plante, dans notre quatrième numéro:

CHARLOTTE ALPHONSINE.—Votre écriture indique un caractère franc, mais une humeur parfois prompt et emportée. Vous êtes curieux et aimez beaucoup à *blaguer*. Plutôt châtain que brun, de taille moyenne et d'allure vive. Vous êtes ponctuel et homme d'ordre, et ne devez jamais remettre au lendemain ce que vous devez faire aujourd'hui. Je ne vous crois pas encore marié. Vous êtes employé de chemin de fer, et cumulez probablement les fonctions d'agent de billet et d'opérateur télégraphique. Comme votre écriture est capricieuse, c'est-à-dire n'est pas entièrement formée à votre tempérament, je puis me tromper sur deux points, mais je ne le crois pas. Veuillez m'informer dans l'un ou l'autre cas, et avec votre permission, je publierai votre lettre.

CHARLEY LA BAIE, P. Q.—Votre écriture est trop étudiée; il faut écrire couramment, c'est-à-dire de votre écriture de tous les jours. Envoyez une autre page de votre composition, s'il vous plaît.

HENRI HELLO.—Certaines lettres de votre écriture me force à faire une analyse prolongée. Ça ira au prochain numéro.

GABRIELLE, Trois-Rivières.—Brune, de taille moyenne, yeux expressifs, très aimable, entreprenante. De l'esprit du savoir-vivre et des connaissances générales—c'est-à-dire connaissant un peu de tout.—Physique agréable; je suis surpris de voir que vous n'êtes pas encore marié. Vous feriez une excellente épouse. Votre écriture indique de la fermeté de caractère et des connaissances commerciales qu'on ne rencontre pas souvent chez votre sexe.

MELLE AMÉLIE, Berthier en haut.—Cheveux châtain, yeux bruns, taille américaine, grand cœur, excessivement naïve et curieuse, éducation d'écolière, beaucoup trop timide. De l'esprit et beaucoup. Pas coquette—ce qui est rare chez votre sexe—et cœur aimant. En somme physique distingué et charmant. En sortant beaucoup, en voyageant un peu, et en lisant régulièrement LA VIE ILLUSTRÉE, vous deviendrez une personne accomplie.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Ce soir, au Mont St. Louis, 444 rue Sherbrooke, sera donnée une grande soirée musicale et dramatique, à l'occasion de la première visite de Mgr. de Montréal à cette institution.

La partie littéraire est des plus attrayantes : on entendra MM. Louis Fréchette, Lemay et Legendre.

**

Adelina Patti se propose de visiter l'Amérique de nouveau. Elle disait l'autre jour :

" J'aime les gens de ces pays et je serai heureuse de les voir une fois encore."

Cette sympathie de la diva est flatteuse : mais si elle nous voit avec plaisir, nous ne la verrons, nous, qu'avec... de l'argent, soit de \$2 à \$5 par tête.

**

Coquelin aîné a terminé la série de ses représentations en notre ville. Il est parti, laissant parmi nous la meilleure impression possible.

N'est-ce pas qu'un talent comme celui qu'il possède rehausse, aux yeux des gens prévenus par les préjugés, la carrière dramatique ?

La troupe Coquelin a joué sept pièces, toutes on ne peut mieux choisies ; les journaux quotidiens, notamment *La Patrie*, en ont donné de bonnes analyses.

Le grand comédien, dans ses différents rôles, a invariablement ravi le public. Je ne me répandrai pas en éloges sur son compte : il n'en a pas besoin.

On a beaucoup félicité son fils Jean, ainsi que MM. Abel, Duquesne et Melle Baretta.

Mais, malheureusement, les salles étaient loin d'être comblées, et ce n'est pas à notre gloire...

**

Une troupe américaine a succédé à la troupe Coquelin. L'Académie va se repeupler.

Songez donc : on joue une féerie magnifique avec chant, ballets, et tout ce qui compose un spectacle de ce genre. On voit une grotte au fond des eaux, le séjour des morts et une foule d'autres merveilles.

Je ne doute pas du succès de *Water Queen* ; le monde va se bousculer à la porte du théâtre de la rue Victoria.

Allons, tant mieux !

LORGNETTE.

MA PHILOSOPHIE

Quand par une affreux catastrophe
J'ai pas un sou dans mon gousset,
Faut voir comm' je suis philosophe :
J'pass' tout droit d'avant chaqu' cabaret.
Mais lorsque j'ai la bourse bien garnie,
Que je peux boir' du soir jusqu'au matin,
Je dis bonsoir à la philosophie
Et j'dis bonjour à tous les marchands d'vin.

WILLIAM PITON.

LA FEMME

Si l'Eternel, un jour, pour orner le prétoire
De son horrible enfer, me disait : Sculpte-moi
La déesse Douleur ; fais-la digne d'effroi,
Que ses yeux soient profonds, que sa robe soit noire !

Et si pour embellir le temple de la Gloire,
Charmer les séraphins, rendre hommage au grand Roi,
Je devais peindre aussi l'amour qui, par sa loi,
Fuit de nos cœurs brûlants son propre territoire,

Des dents de mon burin, des cils de mon pinceau
Jaillirait une épouse abritant un berceau,
Et je la signerais d'un baiser de mon âme.

Pour couronner son front la nature a des fleurs,
Et Dieu, qui d'un sourire a formé toute femme,
A mis l'homme à ses pieds pour recueillir ses pleurs !...

GASTON LA PERRIÈRE.



LES COMMANDEMENTS DU MUSICIEN

A L'ORCHESTRE

Premier violon s'abstiendra
De préluder trop fréquemment.
Second violon évitera
De jouer machinalement.
Alto surtout s'éveillera
Quand d'attaquer vient le moment.
Violoncelle corrigera
Son jeu lourd, pleurard, assommant.
Contrebassiste attaquera
La note plus nerveusement.
Flûtiste ne regardera
Dans la salle inutilement.
Piccoloiste ne sera
Prétentieux aucunement.
Hautbois anches ne grattera
Que rentré chez lui seulement.
Clarinette bien chauffera
Pour donner le la purement.
Bassoniste bavardera
A l'entr'acte exclusivement.
Cor de ton ne se trompera
Et devra changer vivement.
Piston jamais ne pensera
Que poser tient lieu de talent.
Trombone des sons soutiendra
La valeur bien exactement.
Le timbalier s'accordera
Bien juste et très rapidement.
La grosse caisse maintiendra
Le rythme vigoureusement.
Sous-chef pour commencer devra
Faire accorder soigneusement.
Le chef d'orchestre heureux sera
Que tout marche parfaitement.

PAR-CI — PAR LA

M. le curé visite un pauvre vieux cocher de fiacre très malade, demi-mourant.

—Avez-vous l'habitude d'aller à l'église ?

Le cocher d'une voix éteinte :

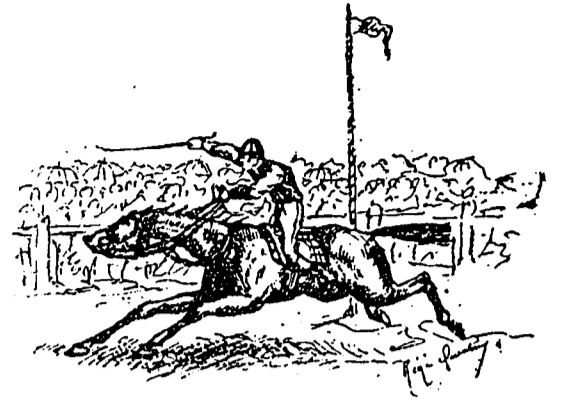
—Non, je ne peux pas dire ça : mais j'y ai conduit beaucoup de monde !

**

Baptiste portait une grosse pierre sous son manteau, dans les rues de Montréal. Il répondit à ceux qui lui demandaient ce que c'était que cette pierre :

—C'est un échantillon d'une maison que je veux vendre.

ECHOS DU SPORT



TURF

Le fameux trotteur de quatre ans, *Bell Boy*, a été vendu pour \$51,000 à la Genesee Valley Stock Farm. *Bell Boy* fut acheté d'abord par S. A. Brown et Cie, de Kalamazoo, pour \$5,000. Il fut revendu, il y a un an, pour \$30,000, à Jefferson et Seaman. Seaman, s'étant séparé de son associé, laissa le cheval à ce dernier pour \$50,000.

Jamais un trotteur n'a été vendu à un prix aussi élevé, au Canada.

**

Le "Manitoba Turf Club" se propose d'organiser deux grandes courses pour l'été prochain.

**

Le cheval trotteur Mascot, de Californie, du haras de L. J. Rose, a été vendu à D. Scott Quinton, de Trenton, N. J., pour \$26,000.

**

C'est décidément un bon métier que celui de joueur de *baseball*, s'il est permis d'en juger par les \$7,800 que le club de Cincinnati paye à trois célébrités : Holliday, Durger et Earle.

**

Il est probable que, cette année, un grand nombre de concours de *lacrosse*, pour le championnat, auront lieu en cette province. A cause du grand nombre de clubs existant, les concours auront lieu par séries et les vainqueurs de chaque série concourront ensuite ensemble.

**

Les régattes seront nombreuses, cette année. On construit de nouvelles périssoires. Les amateurs de la rame et de la godille peuvent préparer leur agrès.

**

On fait des arrangements pour une grande joute de billard entre le fameux Schaefer et Hosson.

Le combat durera cinq nuits.

**

L'association américaine de *baseball* a joué dernièrement à Paris, dans le Parc Aérostatique devant de nombreux spectateurs. Le président Carnot a envoyé à Spaulding et à Lynch une lettre dans laquelle il exprime le regret de ne pouvoir assister à la joute. Résultat : Chicagos, 2 ; all Americas, 6.

La première partie jouée en Angleterre a eu lieu à Kingston, aujourd'hui, mardi.

MUSIQUE.

Dans notre prochain numéro, nous publierons une jolie romance, paroles et musique, qui n'est pas encore connue dans notre pays.

Le Baptême d'une poupée, tel est le nom de cette romance qui obtiendra un grand succès nous en sommes certains.

Qu'on veuille bien remarquer qu'une page de musique nouvelle se vend, chez les marchands de musique, au moins 75 centins, tandis que nous la donnons, pour ainsi dire, *gratis*.

LA BANQUE DU PEUPLE

Nous publions aujourd'hui le rapport de l'assemblée générale annuelle de la banque du Peuple. En y jetant un coup-d'œil, on verra que la situation de cette institution, a bien tout ce qu'il faut pour réjouir ceux qui y portent de l'intérêt. La banque du Peuple est une institution par trop canadienne en son caractère national pour que sa situation financière puisse être chose indifférente à nos lecteurs.

En nous accordant la publication de ce rapport, la direction a fait preuve d'un patriotisme comme on en rencontre rarement chez des financiers. On a voulu encourager notre entreprise.

Bravo M. le Président ! Bravo M. Bousquet !

LE DINER DE TOUS LES JOURS

POTAGE

BOUILLON A LA MINUTE.—Hachez une livre de maigre de bœuf, faites-le revenir cinq minutes avec du beurre chaud et une carotte hachée.—Ajoutez un litre d'eau et un peu de sel et faites bouillir vingt minutes.

SOUPE AUX CHOUX.—Faites-les blanchir jetez-les dans de l'eau bouillante avec sel, poivre, épices, une carotte et faites-les cuire six à huit heures—on peut ajouter quand la cuisson est presque complète quelques pommes de terre.—Quand on prépare cette soupe au maigre, on peut la servir avec un peu de lait.—Au gras, on la fait cuire avec du bœuf, du lard, un cervelas, ou tout autre salaison.

SAUCES

LIAISON DE FARINE.—Les liaisons servent à épaissir une sauce ou un bouillon. Délayez une cuillerée de farine ou une demi-cuillerée de fécule dans une petite quantité de liquide froid. Mélangez cette préparation à votre sauce ou bouillon très-chaud et faites cuire en tournant sur un feu doux pendant 5 minutes.

LIAISON D'ŒUF.—Délayez un jaune d'œuf avec une cuillerée de liquide froid ; ajoutez cette préparation à votre sauce et tournez sur un feu doux.

GARNITURES

HACHIS.—Hachez vos restes de viandes bouillies ou rôtis, mettez-les dans une casserole avec quelques cuillerées de bouillon et remuez avec une cuillère, de façon à réduire votre hachis en purée. Ajoutez sel, épices, jus de viande, deux œufs entiers par livre de viande. Quand le tout est de bonne consistance et que chaque viande ne peut plus se distinguer, versez votre préparation dans une tourtière garnie de chapelure ou formez-en des boulettes, saupoudrez-les de farine et faites-les cuire dans le beurre chaud. On peut encore employer le hachis comme garniture autour ou dans l'intérieur d'une volaille. Quelquefois on mélange à la viande hachée de la mie de pain bouillie dans du lait et réduite en panade épaisse.

BOEUF

FILET DE BŒUF.—Il demande à être moins cuit que le rosbif, par exemple une heure pour trois livres et se sert de même que le bœuf rôti.

FILET AU MADÈRE.—Piquez de lard le filet et faites-le cuire comme le bœuf braisé, mais ajoutez une demi-bouteille de madère, faites cuire à petit feu quatre ou cinq heures. On peut mélanger au jus un peu de sauce tomate.

DESSERTS DE BŒUF RÔTI.—On peut les couper par tranche et les arranger comme les desserts de bouilli.

BIFTECK.—Coupez par tranches épaisses de deux centimètres votre filet, ou aloyau, aplatissez-les légèrement et mettez-les griller sur un feu très-vif, saupoudrez de sel, retournez-les quand le sel fond et servez avec du beurre mélangé de fines herbes, avec du cresson, ou avec une garniture de purée, légumes, ou sauce tomate. Quelques personnes font cuire les biftecks dans une poêle avec du beurre, mais cette cuisson les rend fades et moins digestifs.

VEAU

VEAU RÔTI.—On fait rôtir, soit les parties grasses, tels que le rognon, le carré, le casis, soit les parties maigres que l'on pique de lard— le veau rôti doit être très-cuit et ne pas rester saignant. Il faut mettre dans la léchefrite du beurre et des épices et arroser fréquemment. Le veau se sert avec son jus et un peu de jus de citron, ou sur une purée ou sauce tomate.

VOLAILLES ET GIBIER A PLUMES

POULET A LA MINUTE.—Prenez des poulets bien jeunes, coupez-les en deux, aplatissez-les, trempez-les dans du beurre et faites-les cuire sur le grill.—On peut les entourer d'un papier beurré avec sel, fines herbes. On sert avec du beurre, fines herbes, citron ou sauce tartare ou tomate.

POISSONS

POISSONS ROTIS ET GRILLES.—On met à la broche l'esturgeon mariné au vin blanc et piqué de lard, l'anguille de mer, les grosses anguilles de rivière. Tous les poissons peuvent se faire griller entiers, coupés par tranches ou bien encore en papillons. On les sert avec du beurre manié de fines herbes et du jus de citron ou une sauce blanche, hollandaise, ravigote chaude, blanche à la moutarde.—Quelquefois on pique les poissons avec des morceaux de truffes.

SAUTÉS AU BEURRE.—Essuyez les poissons et placez-les dans la poêle avec du beurre chaud. On arrange plutôt de cette manière les petits poissons tels que maquereau, sole, limande, truite, merlan, hareng, sardines fraîches, etc. on les sert seuls ou avec une sauce ravigote, aux champignons.—On peut les farcir d'un hachis avant de les faire cuire.

AU GRATIN.—Voyez sauce au gratin.—Ajoutez un peu de vin blanc.

A LA PROVENÇALE.—Faites-les cuire comme les précédents en ajoutant de l'huile et une gousse d'ail hachée.

SAUTÉS AU VIN BLANC.—Faites revenir vos poissons dans du beurre chaud.—Ajoutez sel, épices, un verre de vin blanc ; un peu avant de servir liez la sauce avec une cuillerée de farine.

ENTREMETS DE LÉGUMES ET D'ŒUFS

—Les laitues farcies se font de la manière suivante : jetez de petites laitues dans l'eau bouillante pour les blanchir, égouttez et essuyez-les, remplissez-les d'une farce et liez-les avec une ficelle—faites cuire à petit feu avec des bardes de lard et un peu de bouillon.—Les épinards, la chicorée et l'oseille se vendent d'ordinaire cuits et hachés, on n'a plus qu'à les apprêter en gras ou en maigre. Il ne faut jamais faire cuire l'oseille dans une casserole de métal et surtout de cuivre

DESSERTS

PLUM-POUDING.—Mettez dans une terrine 200 gr. de farine, 5 œufs, 8 gr. de sel, 200 gr. de sucre en poudre, 60 gr. de graisse de rognons de veau ou de beurre, des épices, 2 verres de rhum, mélangez bien le tout, ajoutez 60 gr. de raisin de Corinthe et 60 gr. de malaga dont vous retirerez les pépins. D'autres fruits confits, un demi verre de lait—du zeste de citron haché. La pâte doit être molle, rajoutez un peu de mie de pain si elle est trop liquide.

On peut remplacer la farine par du pain trempé dans du lait et du rhum ou du riz cuit au lait. Placer la pâte dans un linge fariné, ficeler la toile, mettre le tout cuire dans un chaudron d'eau bouillante pendant trois heures ou verser la pâte dans une tourtière beurrée et garnie de chapelure et faire cuire à feu très-doux sous le four de campagne. On peut le servir froid avec du sucre en poudre ou avec un glacé au rhum ;—chaud, avec du rhum brûlé,—ou encore avec la sauce suivante : faites fondre 100 gr. de beurre, ajoutez-y une petite cuillerée de farine—50 gr. de sucre en poudre et 2 verres de rhum ou madère.

FRITURES

CRÈMES FRITES.—Coupez par morceaux des œufs au lait refroidis—trempez dans la pâte et faites frire, on les fait à la crème de riz et aux flans.

CROQUETTES DE RIZ, SEMOULE, POMMES DE TERRE, MARRONS ET FLANS.—Prenez de ces substances préparées comme pour les gâteaux, mais avec 2 œufs de plus, terminez comme les crèmes frites—on peut aussi les tremper dans de l'œuf battu, saupoudrer de farine et faire cuire au beurre.

CONFITURES ET LIQUEURS

CONFITURES DE CERISES ET FRUITS ROUGES.—Mettez cuire, 15 minutes, dans un sirop de sucre, des cerises épluchées—laissez reposer dans un vase en porcelaine jusqu'au lendemain.—Préparez une gelée de cerises, groseilles ou framboises, ajoutez-y vos cerises au moment de mettre dans les pots.—Les fraises se mettent seulement dans le sirop bouillant.

CONFITURES DE POIRES, ABRICOTS, PRUNES.—Epluchez les fruits, jetez-les dans un sirop de sucre. Quand ils sont cuits mettez les fruits dans les pots—faites rebouillir le sirop et versez-le par-dessus.—Employez autant de livres de sucre que vous avez de livres de fruits.

BOISSONS CHAUDES

CHOCOLAT.—Laissez fondre les tablettes sur un feu doux avec un peu d'eau.—Lorsqu'elles sont complètement ramollies les écraser avec du lait ou de l'eau et laisser cuire à petit feu.—Plus le chocolat est cuit meilleur il est.—On peut ajouter un bâton de vanille pendant la cuisson.—Les meilleurs gâteaux à prendre avec le chocolat sont les pains au beurre, la galette et la brioche.—La préparation du chocolat en tablettes demande toujours quinze à vingt minutes.

CAFÉ.—Prendre de préférence du café peu brûlé et nouvellement moulu. L'appareil à la Dubelloy est le plus simple. Il suffit de placer le café en poudre sur la passoire, de le tasser légèrement et de verser peu à peu de l'eau bouillante.—Si l'on prépare du café pour le prendre après dîner, il ne faut le préparer qu'à la fin du repas pour n'avoir pas à le faire réchauffer.—Les cafetières à bascule ou à circulation ont l'avantage de faire le café très-rapidement.

(à continuer.)

RÉFLEXIONS

C'est au pied du mur que l'on voit le maçon, mais on y rencontre parfois... autre chose.

Les hommes dont l'esprit est borné aux opérations financières sont des bêtes de somme.

Un banquet de sourds-muets a été donné la semaine dernière à l'hôtel du Louvre.

Au dessert, chose d'ailleurs très naturelle, tous les convives demandaient la parole.

Pourquoi dit-on : "Prêter serment" et "donner sa parole ?"

FAITS D'HIVER

MARS

1. Ouverture de la session criminelle à Montréal.
4. Installation du président Harrison.
- Première représentation de la deuxième semaine de la troupe Coquelin.
5. Les jésuites prennent une action en dommage de \$50,000 contre le *Mail*.
- M. Foster prononce le discours sur le budget.
6. Grand incendie à St Louis du Mile-End.
- Caucus d'échevins ; distributions des fauteuils présidentiels.
7. Rupture du pont de glace.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la pharmacie H. R. Gray.

Cette pharmacie, une des plus anciennes de la ville, se recommande aux familles, pour ses articles de toilettes, ses préparations enrégistrées et le soin apporté aux prescriptions.

Nous prions les lecteurs de LA VIE ILLUSTRÉE de ne pas l'oublier à l'occasion.

